



LES SENTINELLES DE LA STEPPE

D'étranges monolithes couverts de gravures de cerfs et d'autres symboles se dressent dans les vastes étendues de Mongolie. Que disent ces stèles des pratiques animistes des premières tribus nomades de la région ? L'enquête est en cours.

PAR NICOLAS ANCELLIN (TEXTE) ET JULIEN FAURE (PHOTOS)



Les sites archéologiques de Tsatsyn Ereg et de Jargalant, à cinq cents kilomètres de la capitale, Oulan-Bator, comptent des centaines de pierres gravées datant de l'âge du bronze.



«Attention, cerfs bondissants !» pourrait servir de devise à ce site,

L'herbe rase semble moutonner à l'infini. A perte de vue, la steppe mongole déroule son tapis vert jusqu'aux crêtes des montagnes dessinant, dans le lointain, la ligne d'horizon. L'immensité donne le vertige. Plantés dans le sol çà et là, d'étranges monolithes se dressent sur les plaines rabotées par des millénaires d'intempéries. Dans le paysage lisse, les blocs de granite incongrus, aux formes oblongues, certains légèrement inclinés, font penser à des géants égarés. Qui les a érigés ? A quelle époque ? Dans quel but ? Lorsqu'on s'approche, le mystère s'épaissit. Les faces de ces pierres dressées, hautes de trois à quatre mètres, sont ornées de curieuses gravures. La plupart représentent des cerfs stylisés s'élançant vers le ciel par groupes entiers. Chacune des bêtes a été gravée en plein bond, toujours de profil, et paraît animée d'un irrésistible élan vital. Ces étonnants pictogrammes sur roche rappellent un peu la petite

silhouette noire des panneaux triangulaires qui, sur nos routes de campagne, invitent à prendre garde aux animaux susceptibles de surgir à tout moment. «Attention, cerfs bondissants !» pourrait servir de devise emblématique au site archéologique de Tsatsyn Ereg, à 500 kilomètres à l'ouest d'Oulan-Bator, la capitale de la Mongolie.

Dans la province d'Arkhangai, au centre du pays, Tsatsyn Ereg révèle des centaines de ces représentations de cervidés, fixées sur le granite par le burin d'artistes appartenant aux toutes premières tribus nomades de haute Asie, à l'âge du bronze final, entre 1 300 et 700 ans avant J.-C. Des populations encore mal connues des chercheurs. Les stèles, pour la plupart enfouies dans le sol au fil des siècles et dont seul le sommet affleurerait, furent peu à peu dégagées, sans toutefois livrer leurs secrets aux archéologues russes qui les étudièrent au XIX^e siècle, puis à partir des années 1960. D'une vingtaine il y a trente ans, le nombre de mégalithes connus est passé ici à plus d'une centaine.



dont les dessins sur la roche rappellent nos panneaux routiers

Depuis 2006, une mission menée conjointement par Monaco et la Mongolie mène chaque été sur le site des fouilles pour percer les mystères de ces «pierres à cerfs», comme les ont baptisées les chercheurs. «Il ne s'agit là que d'une petite fraction d'un ensemble beaucoup plus vaste», précise Jérôme Magail, du musée d'Anthropologie préhistorique de Monaco et codirecteur des fouilles avec Gantulga Jamiyan-Ombo, son collègue de l'Académie des sciences de Mongolie.

Position du corps, forme des pattes, taille des yeux... Les codes graphiques sont immuables

Sur un territoire de 1,5 million de kilomètres carrés, qui s'étend bien au-delà de la province d'Arkhangai, de l'extrémité orientale de la Russie à la frontière chinoise, environ 850 de ces monuments ont été répertoriés à ce jour. «Ce qui frappe, c'est le caractère très précis et répétitif de l'iconographie relevée sur les pierres à cerfs», ajoute le chercheur. En effet, d'une stèle à l'autre, les

dessins sont étonnamment semblables, comme obéissant à des codes graphiques immuables : position du corps, forme des pattes, taille immense des yeux... Des similitudes qui indiquent une grande cohérence culturelle sur un territoire pourtant très vaste. Il n'est pas question de scènes de chasse, telles qu'elles figurent sur certains rochers des alentours, gravées à la même époque. Autre constat, il ne s'agissait pas, pour les artistes de l'époque, de montrer l'animal au plus près de ce qu'il est en réalité, les gravures étant très éloignées d'une représentation naturaliste ou figurative. La morphologie des cerfs était subtilement modifiée pour en faire des êtres surnaturels. Les bois, démesurés, sont anormalement étirés vers l'arrière, évoquant ceux des mâles en automne, mais bien au-delà de leur taille maximale. Plus étrange encore, la tête est invariablement pourvue d'un museau allongé, en forme de bec d'oiseau. Par ailleurs, les animaux étant très rapprochés les uns des autres sur une même stèle, comme s'ils ●●●

Les stèles sont toujours situées à côté de nécropoles. Sur le site de Tsatsyn Ereg, on dénombre plus de 500 tombes. Chacune nécessite deux à trois jours de fouille par l'équipe d'archéologues mongols et français. Ici, les chercheurs examinent des vestiges humains.

Seule une société assez développée a pu composer des œuvres aussi élaborées, ces gravures au millimètre près



Sur les stèles, les cervidés, censés faciliter le passage des défunts vers l'au-delà, voisinent avec le soleil, la lune, et l'attirail guerrier (arc, bouclier, poignard, hache...) de ces farouches combattants des steppes.

Repères

UN UNIVERS FASCINANT GRAVÉ DANS LE GRANITE

Domaines de l'univers

Céleste

Intermédiaire

Souterrain

CERF
Les cerfs sont toujours représentés selon des codes graphiques précis : de profil et par groupes, ils montent vers le ciel et sont pourvus de bois démesurés et de bouches allongées comme des becs d'oiseaux. Animaux sacrés pour les nomades mongols, ils conduisaient l'âme des défunts vers l'au-delà.

SOLEIL AU ZÉNITH

BOUCLIER

POIGNARD

CHEVAL
Indissociable de la vie nomade, le cheval, animal domestiqué et domestiqué, ne disposait pas d'autant de prestige que le cerf, animal sauvage. Néanmoins, signe de richesse matérielle et d'importance sociale, ce fidèle compagnon figure aussi sur certains monolithes.

ARC
Il constituait l'arme par excellence du guerrier des steppes. Composite, il alliait bois de bouleau, corne de bouquetin et tendons de bœuf. Asymétrique, il permettait au cavalier de tirer en selle sur un cheval au galop, exercice délicat nécessitant un long entraînement.

CARQUOIS

HACHE

Le félin

Le sanglier

Le bouquetin

DES ANIMAUX SAUVAGES JOUENT LES FIGURANTS
Animistes, les peuples de l'âge du bronze vivaient en étroite relation avec les esprits de la nature. Outre les cerfs, certaines stèles portent aussi des gravures de félins, de sangliers ou de bouquetins qui y figurent comme des créatures auxiliaires.

... s'envolaient ensemble pour gagner les cieux, leurs bois sont étroitement imbriqués, sans jamais se superposer. Des compositions réalisées au millimètre près qui indiquent un haut niveau de maîtrise dans la gravure sur pierre, et suggèrent l'utilisation d'ébauches préalables. Conclusion : seule une société assez développée, en tout cas bien davantage que ce que les archéologues ont longtemps imaginé, pouvait assurer la diffusion de techniques aussi élaborées. La multiplication de ces créatures mi-réelles, mi-fantastiques, suggère donc la répétition d'un rituel et l'existence d'un lien sacré entre ces animaux et les hommes de l'âge du bronze, qui s'appliquèrent à les immortaliser dans le granite.

Tsatsyn Ereg est avant tout une nécropole : un site funéraire utilisé par les populations qui contribuèrent à la formation, quelques siècles plus tard, de la grande civilisation scythe et du premier empire des steppes, celui des Khunnus. Il fut fréquenté par les nomades durant six cents ans, comme l'a révélé récemment l'analyse de certaines squelettes encore en bon état retrouvés sur place.

Une société belliqueuse, vouant un culte à la force et où chaque homme est un guerrier

En plus de ses étranges monolithes gravés, le site a réservé bien des surprises aux chercheurs. A commencer par sa taille. Gigantesque. «Il s'étend sur une vallée entière et m'a beaucoup impressionné par son ampleur», se souvient Clémence Breuil, doctorante en sciences de l'antiquité, dont la thèse porte sur les pierres à cerfs et la cosmologie des nomades de cette époque. «En arrivant la première fois, j'avais l'impression d'être une fourmi et de ne pas savoir par où commencer.» Il est vrai qu'avec ses 1 800 hectares et ses quelque 560 tombes répertoriées (et sans doute davantage non encore localisées), constituées de petits tas de pierres sèches, Tsatsyn Ereg est à la mesure des grands espaces sauvages qu'avaient coutume d'arpenter les tribus de l'âge du bronze.

Pour ces populations dites préscythes, le mode de vie nomade correspondait à un choix culturel : celui du pastoralisme à cheval, à la place de l'agriculture sédentaire qu'ils pratiquèrent longtemps. Cette évolution fut encouragée par la domestication du cheval, parfaitement adapté à la géographie des prairies eurasiennes. Les hommes de ces âges protohistoriques découvrirent que des groupes de cavaliers entraînés et bien équipés pouvaient maîtriser de très vastes étendues pour y élever et y faire transhumier d'immenses cheptels, au gré des saisons. Ils menaient leurs troupeaux près des rivières en été et les protégeaient du vent en les conduisant vers les contreforts montagneux et abrités en hiver. Animistes, ces tribus vivaient en étroite relation

avec les esprits de la nature. A commencer par ceux des animaux sauvages, dont le cerf, qu'ils chassaient tout en admirant sa beauté, sa vigueur, son courage et le fait qu'il soit impossible à domestiquer. Les hommes de l'âge du bronze étaient surtout fascinés par sa combativité. En période de rut, les mâles s'affrontent dans des combats singuliers spectaculaires et d'une grande violence, ce qui, à l'époque, devait faire écho au bellicisme des nomades et à leur culte de la force, leur société faisant de chaque homme un guerrier en puissance. Sans doute le vénéraient-ils aussi pour le mystère entourant ses bois. Tombant et repoussant chaque année, telles des branches d'arbre en phase avec les rythmes de la nature, ils devaient les impressionner par leur surprenante faculté à se régénérer. Pourvus d'une double nature, animale et végétale, terrienne et aérienne, dotés d'une puissance vitale hors du



Sur le site de Jargalant, chaque tas de pierres autour des stèles indique qu'est enterrée là une tête de cheval. Des dépôts votifs, dédiés aux esprits de la nature.

commun, «les cerfs étaient sacrés dans la cosmologie de ces peuples», souligne Clémence Breuil. Quant aux bouquetins, sangliers, félins et, bien sûr, chevaux, ils appartenaient à un bestiaire plus ordinaire. Ils figurent donc, en petit, sans doute comme esprits auxiliaires, aux côtés des cerfs gravés sur les monolithes.

Passés maîtres dans l'art de naviguer sur ces océans d'herbages, les cavaliers de l'âge du bronze étaient aussi des guerriers, qui surent faire de l'espace de la steppe leur meilleur allié. Ils laissèrent les expéditions militaires des envahisseurs chinois s'enfoncer, se perdre dans ce vide géographique pour mieux les prendre à revers, les couper de leurs lignes d'approvisionnement et parfois les vaincre. Notamment grâce à une cavalerie bien organisée et équipée d'arcs asymétriques sophistiqués, facilitant, depuis un cheval au galop, le tir de flèches filant à la vitesse phénoménale de soixante-dix mètres par seconde ...

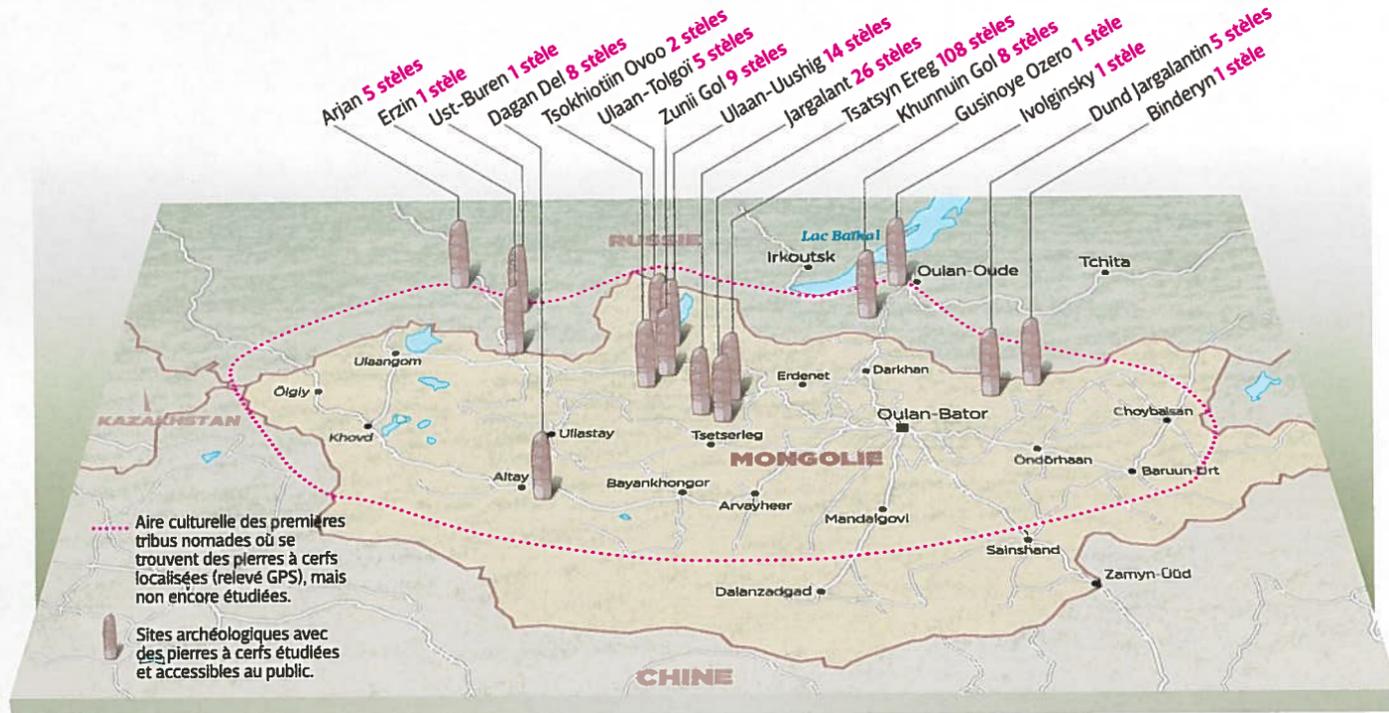
En trente siècles, le mode de vie des nomades de Mongolie a peu changé,

centré sur le lien indéfectible avec la nature et l'animal



Dans ce pays vaste comme trois fois la France, deux millions de Mongols pratiquent toujours un pastoralisme nomade proche de celui de leurs ancêtres. Les animaux fournissent les deux principales composantes de leur alimentation : la viande et le lait.

DES CENTAINES DE STÈLES SUR 1,5 MILLION DE KILOMÈTRES CARRÉS



●●● (par comparaison, les *longbows* anglais de la guerre de Cent Ans, une référence en matière d'archerie, fabriqués plus de trois mille ans plus tard, propulsaient la flèche à environ cinquante-cinq mètres par seconde). Les *Annales de bambou*, une chronique chinoise datant du III^e siècle avant notre ère et rédigée sur des lamelles de bambou, relatent comment les Mongols de la tribu des Khiouen-joung parvinrent, en 771 avant J.-C., à pénétrer dans la capitale chinoise de Thsoug-tcheou et à tuer, dans son palais, le roi Yeou-wang. Les pierres à cerfs portent d'ailleurs la trace des armes, symboles de puissance, avec lesquelles ces peuples se disputaient territoires et pâturages ou se liguèrent à l'occasion, plus de 1 800 ans avant Gengis Khan (1155-1227), pour repousser des conquérants étrangers. On voit sur les stèles la panoplie complète du guerrier : poignard, hache, bouclier et le fameux arc, l'une des spécialités des combattants d'Asie centrale.

Etudiant la disposition, l'architecture et le contenu des tombes, archéologues et anthropologues ont fait quelques découvertes inattendues. Chaque grand tumulus central – appelé *kherigsuur* – correspondant à la tombe d'un aristocrate, probablement un chef valeureux choisi par les siens pour diriger le clan, est entouré des fameuses stèles gravées. Cette sépulture principale est également entourée de milliers de tertres

recouvrant chacun... une tête de cheval ! Animal emblématique de la vie nomade depuis l'âge du bronze, le cheval constitue en effet en Mongolie un capital économique et un élément important de prestige social. Un compagnon aussi qui, à l'occasion, sauve des vies. Surpris par une tempête de neige, le cavalier mongol s'enroule dans sa peau de mouton, ferme les yeux et s'en remet à sa monture. Et son petit cheval, la crinière hérissée de givre, bravant les bourrasques glacées, retrouve tout seul le chemin de la yourte.

Les plus beaux chevaux étaient choisis pour accompagner le défunt dans l'au-delà

Jadis, cet allié fidèle devait donc accompagner le défunt dans l'au-delà. Les dépôts commémoratifs de têtes de chevaux recouvertes de pierres sèches, censés protéger les morts et aider les vivants, se sont poursuivis jusqu'à aujourd'hui. «Au sommet de certaines montagnes sacrées, des habitants continuent d'ériger des *ovoo*, ces monticules de roches sur lesquels ils déposent des têtes de chevaux, parfois de bovins, indique Clémence Breuil. De préférence celles de leurs plus belles bêtes.» Le but ? S'attirer les bonnes grâces des esprits. Comme il y a trois mille ans.

Dans les sépultures proches des pierres à cerfs, les archéologues n'ont pas trouvé grand-chose. Les campagnes de fouilles ont montré que le ●●●

Où lirez-vous la presse quand les smartphones auront disparu ?



Sur papier, certainement, et sur d'autres supports qui n'existent pas encore.

La presse a déjà beaucoup changé. C'est même le média qui a le plus évolué.

Aujourd'hui, 93 % des jeunes entre 15 et 24 ans lisent la presse au moins une fois par mois quel que soit le support : Demain, pour vous accompagner, nous évoluerons encore. Mais ce qui ne changera pas, c'est la qualité du travail de nos journalistes. C'est et cela restera notre cœur de métier. Et nous trouverons toujours le moyen de vous rendre accessible une information de qualité qui vous procure du plaisir.

Notre évolution ne se fera pas sans votre avis, exprimez-le sur demainlapresse.com



avec

#DemainLaPresse
DEMAINLAPRESSE.COM

